

positions féministes sur la question, il en est une dont l'auteur de *Pour un féminisme libertaire* nous met en garde: celle des modérés qui demandent l'égalité des chances entre les sexes. Dérisoire exercice de comptabilité, politique piégée, «misérable palliatif», dit-elle. Mécanisation des tâches ménagères, augmentation du nombre de garderies, salaire de la femme au foyer? Autre mirage, autre leurre. Les tâches ménagères ne sont ni comptabilisables ni valorisées. Elles sont d'ailleurs tenues pour inhérentes à la nature de la femme. «C'est précisément pour briser la polarisation sexuelle pré-déterminée, en finir avec la division socio-sexuelle des activités les plus diverses qu'il faut nous organiser sur la base de notre commune oppression sociale, celle d'être de sexe féminin et à ce titre, arbitrairement programmés et contraints».

Pour tout dire, les femmes doivent, de toute urgence, développer une conscience faite de complicité et faire front commun contre la réduction de leur personne à des êtres de reproduction de la race et de gardienne du foyer. D'autre part, «le patriarcat comme système de classification des individus (...) se nourrit ainsi de la soumission des hommes à la discipline tout autant que de la passivité induite des femmes». Et ce n'est pas parce qu'un homme devient père qu'il a le droit de s'investir d'un pouvoir sur sa compagne. Il faudra bien, un jour, admettre cette évidence. Du même coup, les femmes devront cesser, dit Micheline de Sève, de jouer aux coupables, aux incapables, aux mères-reines du foyer comblées par leur maternité, récompensées pas ces cadeaux-gadgets robotisés, censés alléger leur tâche. Les femmes sont tellement plus qu'un organisme génitalisé.

Micheline de Sève plaide pour la place publique que les femmes devront enfin envahir. C'est là le lieu où se discutent les politiques d'ensemble, là que se prennent les décisions. Non pas dans le refuge du ghetto entre femmes, mais «dans les milieux mixtes».

Alors ce jour-là seulement, quand la structure hiérarchique sera abolie pour faire place à une organisation linéaire, horizontale, entre hommes et femmes, la répartition des tâches, quelles qu'elles soient, où qu'elles soient, mènera à une ère nouvelle, celle de la reconnaissance de la valeur intrinsèque et absolue de chaque femme et de chaque homme.

Qui a dit que le discours féministe était épuisé? Il ne fait que commencer.

**Cette revue est réimprimé de Nos Livres, vol. 17 (janvier 1986).*

QUÉBÉCOISES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI . . .

Robert Prévost. Stanké, 1985.

Lucie Leguin

L'apport des femmes à l'essor du Québec a fait l'objet de nombreuses études spécialisées au cours de la dernière décennie. Personne n'a oublié le succès de *L'histoire des femmes au Québec* par le collectif Clio. Cependant, l'histoire particulière de bien des femmes "hors du commun" reste à faire.

Robert Prévost dans son livre *Québécoises d'hier et d'aujourd'hui* dresse un inventaire de quelques 275 femmes allant des plus méconnues aux plus célèbres.

Cet éventail hétéroclite où l'aubergiste côtoie la députée, où la première femme médecin voisine une jeune mariée de bonne famille, est nécessairement subjectif. Des absences étonnent: beaucoup d'écrivaines, d'artistes n'y figurent pas. D'autres femmes n'y sont que parce qu'elles sont la fille de . . . , la mère de . . . , l'épouse de . . . Par contre, des découvertes inattendues suscitent l'intérêt. Ainsi, l'herboriste Catherine Jérémie-Aubuchon/Lepailleur nous fait rêver; l'aventurière Esther Brandeau surprend ou encore cette femme qui, en 1884, fut arrêtée pour avoir porté un pantalon, rue Notre-Dame à Montréal. Et bien d'autres encore se signalent par un passé étonnant, remarquable ou tout simplement amusant.

L'auteur a classé ses profils de Québécoises selon l'ordre alphabétique et, dans la mesure du possible, sous leur propre nom de famille. L'index reprend le même classement. Du point de vue de l'histoire des femmes et de la civilisation québécoise, cette répétition ne permet pas un regard chronologique rapide; chaque lecteur ou lectrice qui serait intéressé/e par une période donnée devra donc établir son propre index ou classement.

Néanmoins, cet ouvrage sans prétention trace des pistes à explorer, à approfondir et indique combien il est encore nécessaire d'explorer notre passé et de redonner vie à bien des femmes exceptionnelles. Robert Prévost a su piquer notre curiosité.

DEUX TANGOS POUR TOUTE UNE VIE

Marie Laberge. Montréal VLB Éditeur, 1985.

Férechté Nabahi

Marie Laberge, dramaturge et comédienne, a publié en 1985, une pièce de théâtre intitulée *Deux tangos pour toute une vie*. Ce drame à quatre personnages met en scène Suzanne, son mari Pierre, sa mère Martine et enfin son amant Gilles. L'action gravite autour de Suzanne qui sera donc la protagoniste de cette oeuvre. Cette pièce est articulée

et l'on y décèle aisément quatre phases.

Suzanne, jeune femme d'une trentaine d'années, souffre d'un mal sans nom qui présente toutes les apparences de la dépression nerveuse. Mais très vite, à travers ses propos nous décelons la première phase de la pièce, il s'agit de l'éducation des filles. En effet, alors que jusque-là, plus par conditionnement que par nature elle était habituée "à être fine, pis raisonnable, pis à faire c'qu'on attendait" d'elle, voici qu'elle se métamorphose et devient agressive envers son entourage; elle doute de l'amour que lui porte son mari et surtout regrette d'avoir toujours vécu en accomplissant "c'qu'on

était supposé faire" plutôt que "c'qu'on aurait envie d'faire." Mais d'ores et déjà, elle sait qu'il est trop tard. Se confiant à son père mort elle dira: "... on ne peut pas r'commencer en neuf, han papa, comme vous le disiez, on ne peut jamais faire comme si on n'avait pas commencé . . ."

Par ailleurs, cette métamorphose s'explique par le vide qui s'installe progressivement dans la vie conjugale, et l'absence de romantisme qui est le lot de plus d'un ménage. Suzanne, nature particulièrement fougueuse, en souffre profondément.

C'est en terrain favorable, labouré et sillonné par les tiraillements, qu'elle

rencontre Gilles. Leur rencontre introduit le deuxième volet de ce drame et se compare à un feu d'artifice éclatant dans la grisaille d'une vie. Cette pièce qui relate le quotidien dans ses faits et gestes prend des allures théâtrales lorsque les amants s'enlacent et cèdent à la tentation. Envahie par des sensations nouvelles, Suzanne doit faire un choix: partir avec son amant ou rester avec son mari.

Le combat commence; la lutte est inégale et constitue la troisième phase de ce drame. En effet, alors qu'elle désire s'évader, vivre et vibrer avec son amant, son mari, d'une part, sa mère, de l'autre, et enfin ses propres hésitations entravent cette évasion. D'abord Pierre ne lui donne aucun prétexte qui puisse justifier une rupture, elle dira de lui: "Y est comme un savon: y a pas d'prise." Puis Martine, qui incarne la sagesse et la raison, tient à son endroit des propos ternes et néanmoins efficaces: "Mais y a pas un amour qui résiste au temps; y a pas un homme

qui peut faire que ça soye le premier jour pendant toute ta vie. (...) on s'habitue à tout... Dieu merci. (...) la vie à deux, ça prend des plis, ça vieillit, ça s'installe. (...) pis moins y a d'émotions, mieux c'est, parce que moins y a d'problèmes."

Le courage non plus n'est pas perçu de la même manière par la mère et la fille; tandis que celle-ci est perplexe et se blâme de ne pas trouver la force de tout avouer à son mari puis de partir, Martine lui répliquera: "C'pas du courage, ça, c'est d'la lâcheté. C'est pas être capable d'affronter ses responsabilités." Suzanne vaincue déclare: "... asteure j'ai aussi peur qu'envie d'aimer, pis c'est jusse c'que ça prend pour être raisonnable... pour pas pouvoir aimer personne. Le désert, maman, vous m'avez amenée dans l'désert..."

L'épilogue appartiendra à l'enfant; l'enfant qui relie, tout comme un trait d'union, tant de couples, tant d'êtres humains au reste de monde, autrement

dit n'est-il pas préférable "d'passer une nuit blanche pour un enfant que d'la passer à s'morfondre pour un rêve qui existe même pas"?

Enfin, même si l'auteure s'en défend, à travers une intrigue somme toute banale, elle nous amène à nous poser une multitude de questions sur notre condition humaine, sur la fragilité de nos sentiments et sur la précarité de l'amour. Par exemple, notre quête du bonheur n'est-elle pas vouée à l'échec? Ceux qui ont l'heur de connaître l'amour ne doivent-ils pas y renoncer par crainte de le voir mourir? L'enfant ne nous est-il pas d'autant plus cher qu'il représente une planche de salut? Ne vaut-il pas mieux vivre une aventure, même fugitive, afin de supporter le quotidien? En conclusion à cette oeuvre, notre vie réelle ne dure-t-elle que le temps d'une passion ou celui des feux de Bengale, en d'autres termes, le temps de "deux tangos"?

L'ÉTÉ AVANT LA MORT

France Daigle et Hélène Harbec. Montréal: Les éditions du remue-ménage, 1986.

Suzanne Côté

J'ai lu le livre en traversant l'agonie de ma relation amoureuse. C'est donc dans cet état d'esprit marécageux que j'aborde *L'été avant la mort* (sujet on ne peut plus réconfortant), que j'ai d'autant lu comme la mort d'une passion entre deux femmes.

Que ce soit par des impressions, par des images, ou nommés directement, on retrouve dans les textes des éléments de routine, des tensions, du cloisonnement des relations et des rôles sociaux (qui mènent aux remises en questions, au détachement dans le rapport amoureux), et cette pulsion, cette attirance vers la mort, coupure des sens, avec aussi tout le côté romantique et social qui y est rattaché.

D'autre part, face à l'imminence de la mort, surgissent cette peur profonde de l'inconnu, le repliement vers le passé, et

le refus de la fin, qui rendent le présent difficilement saisissable.

Donc, cette confrontation de l'été et de la mort, donne à l'un et à l'autre un aspect d'irréalité. Et de cet état intermédiaire, état d'attente, tout un jeu est créé dans le livre, entre fiction et réalité.

La conception même du livre se retrouve et se mêle dans les deux textes qu'il contient, soit la relation entre deux amantes, et le projet d'écriture sur ce thème de l'été avant la mort.

Dans le premier texte, de France Daigle, une femme écrit la mort lente de sa compagne atteinte d'un cancer. C'est un texte morcelé, avec des dates qui avancent dans l'été, écrit au "je", ce qui laisse une certaine impression de distanciation vis-à-vis de l'autre.

Dans le deuxième texte Hélène Harbec, traite le sujet principalement à la troisième personne. Elle nous met en présence d'une mère, de ses deux petites filles (à certains moments, elles ne sont que des voix qui surgissent), et de son amante Isadora.

La femme qui est mère choisit d'écrire une pièce, et met en scène cette femme

plus âgée, et leurs identités se mêlent à mesure que se dessine cette femme de la pièce.

Ce sont des écrits intéressants, bien montés. J'avouerai qu'en tant que lesbienne, certaines images m'ont fait sursauter, en particulier dans le texte d'Hélène Harbec, avec cette phrase, probablement en corrélation avec l'idée de mort par l'eau, où "elle dit à Isadora qu'elle aimerait partir à la recherche d'Antinoüs, et toucher le sol de sa soumission d'amant fidèle." Et aussi, avec ce questionnement du bien-fondé de vivre entre femmes, qui revient à quelques reprises. Mais je les ai attribués, l'un au romantisme patriarcal, que je mentionnais plus tôt, et l'autre aux pressions sociales, faisant partie de nos réalités.

Et, du fond de ma "swamp" émotive, curieusement, ces textes dont le sujet n'est pas des plus joyeux, au lieu de m'y enfoncer plus encore, ont comme renforcé mes questionnements par rapport à nos conditionnements amoureux, et à ce système qui les perpétue.

MADELEINE DE JANVIER À SEPTEMBRE

Louise Warren. Montréal: Triptyque, 1985.

LE CRASH ET LE DÉFI: SURVIVRE

Johanne de Montigny. Montréal: Les éditions du remue-ménage, 1985.

Lynne Lapostolle

madeleine de janvier à septembre: le journal intime à l'intérieur de l'écriture intime. à première vue, la différence n'est peut-être pas évidente. à la pre-